

TERRORISMES ET STRATÉGIES INDIRECTES

par Bertrand WARUSFEL*

Le concept de « stratégie indirecte » est couramment utilisé pour évoquer et analyser les phénomènes terroristes. Emprunté au vocabulaire et à la problématique de l'art militaire, ce terme semble, à première vue, bien adapté pour rendre compte des spécificités de la violence terroriste. Pourtant, il apparaît souvent que le recours à ce concept n'est qu'un alibi pour parvenir à expliquer d'une manière apparemment cohérente des phénomènes complexes qui, par ailleurs, échappent largement à l'analyse scientifique.

I — LA STRATÉGIE INDIRECTE CONSIDÉRÉE COMME UN ALIBI

Appliquée aux phénomènes terroristes, la qualification de « stratégie indirecte » a le grand avantage de redonner une apparente intelligibilité à des actes de violence considérés par l'opinion comme d'autant plus insupportables qu'ils semblent largement incompréhensibles.

L'inintelligibilité des actes terroristes est une dimension essentielle du phénomène dont elle accroît l'impact psychologique et médiatique sur l'opinion. En effet, même lorsque l'action terroriste fait l'objet d'une revendication explicite, l'écart considérable qui apparaît généralement entre la justification politico-idéologique avancée et les conséquences de l'acte revendiqué rend difficile la compréhension rationnelle du phénomène. Or, tout ce qui demeure incompréhensible fait peur.

Dans ces conditions, tout facteur d'explication — même

* *Consultant chargé d'enseignement à l'Université Paris V, secrétaire général adjoint du Centre Droit et Défense.*

simpliste — semble utile pour conjurer le sentiment instinctif d'effroi et de vulnérabilité qui s'installe dans l'opinion publique. Le recours à la notion de stratégie indirecte peut être l'un de ces moyens artificiels d'explicitation. La stratégie indirecte évoque, en effet, irrésistiblement un univers clandestin et inaccessible existant derrière les choses visibles, et dans lequel tous les phénomènes apparemment incompréhensibles sont censés trouver leur origine et retrouver, par là-même, leur intelligibilité. Grâce à cet artifice intellectuel, l'attentat le plus inattendu est toujours supposé s'intégrer à la stratégie secrète — mais néanmoins rationnelle — d'un acteur identifiable.

Suivant les circonstances et le référentiel de l'analyste, l'acteur occulte varie (Moscou, la Libye, l'Iran, la C.I.A...), mais le résultat demeure toujours le même : l'acte terroriste qui se voulait scandale et transgression absolue est ainsi banalisé et réintégré dans une logique conflictuelle rationnelle qui donne l'illusion d'une situation claire et dominée.

Il convient donc d'être très réservé à l'égard des théories réductionnistes qui — sous prétexte de trouver à tout prix une clé unique au phénomène terroriste — utilisent le concept de « stratégie indirecte » pour mieux réintroduire le terrorisme dans une logique conflictuelle traditionnelle de type Est-Ouest (l'URSS étant le « chef d'orchestre clandestin » d'un « réseau de la terreur » décrit notamment par C. Sterling et E. Sablier) ou Nord-Sud. Ces théories présentent en effet un double défaut. Elles évacuent nécessairement la complexité propre à chaque manifestation terroriste au profit d'une explication centrale réductrice. De plus, ce qu'elles désignent comme « stratégie indirecte » n'est en général que la supposée résurgence clandestine de stratégies directes tout à fait traditionnelles.

Faut-il donc exclure le terrorisme de toute analyse stratégique sous prétexte que l'on ne peut — sans risque de simplification excessive — rattacher tous les actes terroristes à des stratégies militaires ou politiques clairement identifiables ? C'est la conviction qu'expriment implicitement certains travaux universitaires qui privilégient l'analyse des comportements terroristes par rapport à celle des stratégies terroristes. Dans cette optique, il est plus important de connaître le « comment » que de rechercher le « pourquoi ». Le terrorisme est examiné comme une forme contemporaine de la violence politique dont il importe de discerner les mécanismes et les usages, plutôt que d'en étudier les motivations et les conséquences.

Dans un double article important paru dans cette même revue (1), Didier Bigo et Daniel Hermant ont illustré cette option « structuraliste », et ont développé certains arguments en sa faveur. L'une des principales raisons avancées par les deux auteurs est « *le peu d'indépendance qu'avait l'aspect proprement stratégique de la relation (terroriste) par rapport à son inertie propre et au cadre qui était le sien* ». En d'autres termes, l'action terroriste apparaît moins comme la manifestation d'une stratégie autonome de certains acteurs que comme la conséquence d'une certaine logique d'insertion structurelle au sein de la société.

Cet argument ne manque pas de vérité : ainsi, l'on constate fréquemment que le passage de l'action militante à l'action terroriste n'est pas toujours le fruit d'une décision stratégique rationnellement arrêtée (même si elle est ultérieurement revendiquée comme telle), mais qu'il s'agit souvent d'un dérapage mal contrôlé des formes de l'activisme politique. L'étude sociologique des comportements terroristes et des logiques qui les sous-tendent est donc une analyse aussi fructueuse qu'indispensable. Mais elle ne saurait exclure une réflexion stratégique complémentaire.

II — LE TERRORISME, UN PHÉNOMÈNE STRATÉGIQUE AU CARACTÈRE INDIRECT

Se contenter d'une analyse purement comportementale du terrorisme conduirait à négliger un autre aspect important du phénomène : quels qu'en soient les motivations originelles et les mécanismes déclencheurs, les actions terroristes interfèrent très souvent et très rapidement dans le champ des rivalités politico-militaires internationales. Si, par exemple, un groupe arménien assassine un diplomate turc en France, l'affaire fera, dans un premier temps, l'objet d'une querelle franco-française relative à la politique sécuritaire du gouvernement, mais elle risque ensuite de dériver rapidement vers une détérioration des relations diplomatiques entre la France et la Turquie. Que l'on puisse donc ou non discerner la stratégie occulte à laquelle une action de ce type est susceptible de s'intégrer, elle risque néanmoins d'entraîner des conséquences stratégiques importantes. De ce fait, les phéno-

(1) *Études Polémologiques*, 1984, n° 30 et 31.

mènes terroristes sont le plus souvent stratégiquement significatifs, tant en raison de leurs conséquences que par leur origine.

De la même façon, il faut reconnaître que les phénomènes terroristes sont très souvent des phénomènes indirects. Tout d'abord, l'acte terroriste s'apparente à une manœuvre indirecte, dans la mesure où la cible matériellement atteinte (un homme, un lieu, un symbole) n'est jamais son objectif réel et final. Au travers de la cible attaquée, c'est une institution, un État, une société, qui est visé. De même, une fois l'action commise, il y a souvent émergence d'une autre forme de stratégie indirecte : les conséquences de l'acte terroriste risquent d'échapper rapidement à ses auteurs et d'être récupérées — voire détournées — par d'autres acteurs à leurs propres fins stratégiques. Exemple extrême : les assassinats de Palestiniens modérés par des mouvements arabes radicaux servent objectivement la stratégie d'Israël, sans pour autant que les Israéliens aient besoin d'intervenir directement.

Donc, bien que l'usage commun du terme de « stratégie indirecte » se révèle largement inopérant, il faut néanmoins reconnaître que le terrorisme demeure un phénomène stratégiquement significatif qui se caractérise par le caractère indirect de sa logique de fonctionnement.

III — UNE NOUVELLE APPROCHE DU CONCEPT DE STRATÉGIE INDIRECTE

Pour qualifier et analyser un tel type d'événement indirectement stratégique, il peut être tentant d'utiliser, une fois encore, le terme de « stratégie indirecte » mais dans un sens particulier, bien différent du sens commun que nous avons évoqué plus haut. Reprenant les thèmes développés dans un précédent article paru en 1987 (2), on peut en effet envisager qu'entre le domaine des stratégies directes politiques ou militaires et celui des phénomènes de compétition et de concurrence non stratégiques (c'est-à-dire ne mettant pas significativement en cause le potentiel de puissance d'un acteur de premier plan), il existe une zone intermédiaire où des actions peuvent indi-

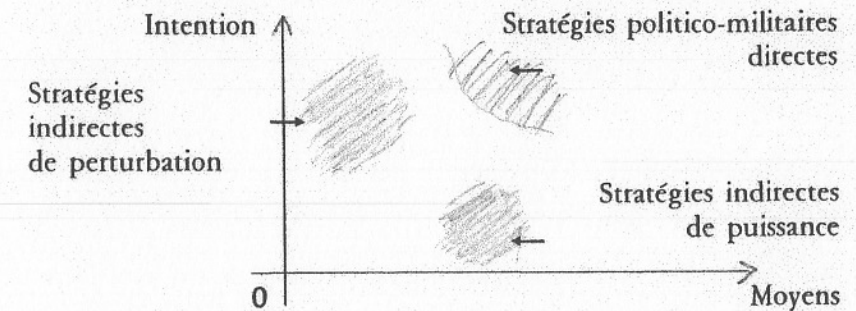
(2) B. Warusfel, P. Folla, « Contribution à une réflexion sur les stratégies indirectes », *Stratégique* n° 4, 1987, p. 39.

rectement prendre un caractère stratégique en fonction des circonstances.

A titre d'hypothèse, nous avons construit une représentation symbolique de cet espace stratégique indirect autour de deux axes significatifs : un axe d'intentionnalité exprimant le degré d'intention de nuire qui anime l'auteur d'une action, et un axe des moyens rendant compte du niveau des moyens potentiels dont dispose cet auteur pour réaliser son objectif.

Dans le plan ainsi formé par l'intersection de ces deux droites, on identifie alors aisément plusieurs zones polarisantes :

- près de l'origine, le domaine des actions non-stratégiques (peu de volonté, peu de moyens) ;
- la zone des stratégies directes politico-militaires (des moyens importants au service d'une volonté agressive ouvertement proclamée) ;
- une zone représentant les « stratégies indirectes de perturbation » (c'est-à-dire une volonté agressive forte, mais peu de moyens mis en œuvre) ;
- une zone représentant les « stratégies indirectes de puissance » (résultant de la détention par un acteur de moyens importants qui exercent en tant que tels une influence déstabilisante sur son environnement, même si sa volonté agressive demeure réduite).



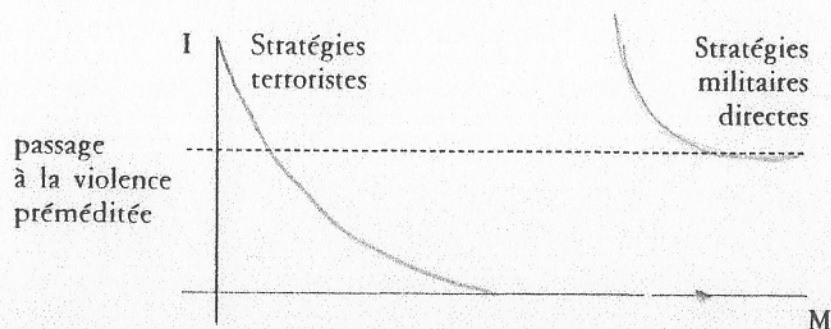
Dans ce modèle, on ne limite pas la notion de « stratégie indirecte » aux seuls actes qui paraissent constituer le prolongement clandestin d'une stratégie directe classique. Au contraire, l'on considère comme appartenant à l'univers des stratégies indirectes tout phénomène conflictuel pouvant engendrer indirectement des conséquences stratégiques, c'est-à-dire pouvant affecter le potentiel de puissance d'un acteur important au plan national ou international.

Une telle conception des choses permet donc d'intégrer d'une manière très souple les phénomènes terroristes dans une analyse stratégique globale, sans pour autant devoir les réduire à n'être que les épiphénomènes des stratégies politico-militaires classiques.

IV — UN MODÈLE QUI RESPECTE LA DIVERSITÉ DES STRATÉGIES TERRORISTES

Au regard du modèle décrit plus haut, l'acte terroriste type (attentat, enlèvement...) se situe le plus souvent dans la zone des « stratégies de perturbation ». L'acte terroriste est en effet typique de la combinaison d'une très forte intention de nuire avec les moyens matériels et humains limités. De plus, sa logique même correspond bien à la recherche d'une perturbation plutôt qu'à l'affirmation d'une puissance. De nombreuses analyses ont montré comment les actions terroristes sont aujourd'hui un moyen d'expression et de lutte privilégié pour toutes les mouvances minoritaires ne disposant que de moyens très limités pour se faire entendre. L'interactivité croissante du corps social (qui fonctionne essentiellement comme un réseau) rend très aisées la transmission et l'amplification rapide d'une perturbation même limitée.

La volonté de nuire à l'adversaire qui est consubstantielle de l'acte terroriste, se déduit pratiquement du simple recours à la violence physique préméditée. Sur le schéma, une droite située parallèlement à l'axe des moyens peut représenter symboliquement ce seuil de passage à la violence. C'est au-delà de cette droite, qu'apparaissent — en fonction de la nature des moyens mis en œuvre — d'un côté les actes terroristes et de l'autre les actions militaires ou paramilitaires directes.



Mais si, globalement, la logique centrale du terrorisme demeure cette logique de la perturbation « du faible au fort », ce serait à nouveau simplifier à l'extrême la complexité du phénomène que de se limiter à un tel constat. En effet, dans certains cas importants — bien que minoritaires — les stratégies terroristes peuvent également emprunter certains de leurs traits aux stratégies indirectes de puissance.

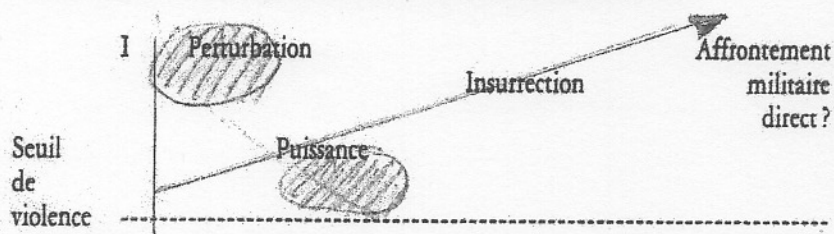
C'est le cas, notamment en ce qui concerne les formes de terrorisme indépendantiste, que connaissent l'Irlande du Nord ou le Pays Basque espagnol. Nous nous trouvons là devant des situations pré-insurrectionnelles dans lesquelles les mouvements rebelles intègrent l'action terroriste dans une action de puissance plus générale reposant sur une maîtrise du terrain et de la population. A l'origine, conçues comme des actions perturbatrices (du même type que celles perpétrées par les terrorismes idéologiques européens : R.A.F., Action Directe, C.C.C., Brigades Rouges), les actions terroristes de l'I.R.A. ou de l'E.T.A. Militaire sont souvent devenues des opérations indirectes, destinées à prouver la puissance latente du mouvement et à « montrer le drapeau » du mouvement.

En ce qui concerne les exemples de l'Irlande du Nord et du Pays Basque, on a affaire, en effet, à des mouvements ayant accumulé des moyens considérables, en hommes, en matériel militaire, en ressources financières et — surtout — en potentiel de confiance (et de crainte) auprès de la population locale. Dans certains cas, le but indirect d'un attentat vise d'ailleurs, avant tout, à réaffirmer la puissance de l'organisation clandestine envers la population locale. C'est notamment le cas à l'égard de ceux qui refusent de payer l'impôt révolutionnaire (selon les techniques mises au point durant la guerre d'Algérie par le F.L.N.).

On peut donc reproduire à une échelle plus réduite la polarisation perturbation/puissance dans la seule sphère des stratégies terroristes, ainsi que le montre le schéma suivant. Par transposition du cadre général d'analyse, on peut donc ainsi distinguer dans l'univers des stratégies terroristes plusieurs temps successifs de l'action terroriste :

- l'action perturbatrice, manifestation originelle du phénomène, et qui en est toujours le premier temps ;
- l'action indirecte de puissance qui — dans certains cas — peut apparaître en parallèle ou prendre le relais ;

• ultimement, le passage à une situation insurrectionnelle qui culmine dans un affrontement politico-militaire direct ;



Cette présentation renouvelée de la notion de stratégie indirecte n'a pas été conçue pour s'appliquer de manière spécifique aux problématiques terroristes. Au contraire, elle a été imaginée pour servir de cadre global d'analyse à tous les phénomènes de conflictualité non militaire qui mettent en cause le potentiel de puissance des États-Nations traditionnels. Les actions terroristes font partie de cette catégorie de phénomène au même titre que les manifestations d'impérialisme culturel, de concurrence technologique déloyale, ou de désinformation. Mais il semble qu'appliquée aux problématiques terroristes, cette nouvelle vision du vieux concept de stratégie indirecte pourrait donner lieu à des analyses stratégiques intéressantes, sans pour autant tomber dans le travers décevant du manichéisme idéologique et du réductionnisme.

Il est clair que les différentes manifestations du terrorisme ne peuvent être considérées simplement comme des succédanés des stratégies militaires classiques. Mais il serait tout aussi dangereux de n'y voir que des symptômes pathologiques parmi les formes majeures de la conflictualité moderne. Les stratèges et les analystes doivent donc trouver le moyen de les intégrer — sans les dénaturer — dans leur équations stratégiques.